

AU REVOIR, PIAF

COLLECTION DIASPORALES

*...parce que toute authenticité est un exil.*

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytounsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,  
UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

Anahide Ter Minassian, Houri Varjabédian,  
NOS TERRES D'ENFANCE, L'ARMÉNIE DES SOUVENIRS

Henri Aram Hairabédian, DIS-LUI SON NOM

Krikor Beledian, SEUILS

Zabel Essayan, MON ÂME EN EXIL

Takuhi Tovmasyan, MÉMOIRES CULINAIRES DU BOSPHORE

Jean-Claude Belfiore, MOI, AZIL KÉMAL, J'AI TUÉ DES ARMÉNIENS

Ara Güler, ARRÊT SUR IMAGES

Fethiye Çetin, LE LIVRE DE MA GRAND-MÈRE

Viken Klag, LE CHASSEUR

Chavarche Missakian, FACE À L'INNOMMABLE, AVRIL 1915

Téotig, MÉMORIAL DU 24 AVRIL

Hamasdegh, LE CAVALIER BLANC

Vahé Oshagan, ONCTION

ARAM PACHYAN

# Au revoir, Piaf

*Traduit de l'arménien par Anahit Avetissian*

Parenthèses

EN COUVERTURE :

*La route, lac Sévan*, photographie de Izabela Schwalbé, 2007 (détail).

TRADUCTION RÉALISÉE GRÂCE AU CONCOURS

DE LA BOURSE DE TRADUCTION VARTANOUCHE KRIKORIAN, HYESTART (GENÈVE).

TITRE ORIGINAL : Յտեմութիոն, Ծիւն [*Tsedéoutioun, Dzid*], Antars, Erevan, 2012.

COPYRIGHT © 2012, ARAM PACHYAN.

COPYRIGHT © 2020, ÉDITIONS PARENTHÈSES POUR LA TRADUCTION FRANÇAISE.

[www.editionsparentheses.com](http://www.editionsparentheses.com)

ISBN 978-2-86364-356-3 / ISSN 1626-2344

Aram PACHYAN est né en 1983 à Vanadzor (Arménie), dans une famille de médecins. Son grand-père possédait une riche bibliothèque où l'enfant a très tôt aimé dévorer les livres; le soir il y écoutait son père chirurgien lire Jack London à voix haute. Il l'accompagnait parfois lors de visites, les malades voyant l'enfant oubliaient un instant leurs douleurs. Il rêvait alors de devenir oncologue. Après des études de droit, il accomplit son service militaire, occasion pour lui de remplir des carnets avant de se consacrer pleinement à l'écriture tout en ruminant sa véritable question : pourquoi ajouter un livre dans ces bibliothèques? Ne se définissant pas comme écrivain — «Je préfère dire que je suis un lecteur» —, il voue une passion pour nombre d'auteurs — Miller, Musil, Claude Simon... — qu'il lit dans leur langue ou en traduction. Pour Aram Pachyan, la mémoire reste le bien le plus précieux, d'où ses sources d'inspiration liées à ses jeunes années, comme l'émerveillement de l'enfant devant le soleil ou les moineaux, ou le désir de traverser en vélo la photographie de la forêt affichée au mur. Dans la confrontation entre pensée et langue, il cherche son propre langage, sa propre esthétique, veut transmettre ses sensations mouvantes, conçoit le texte comme une partition, où chaque détail, rythme ou silence a son importance. Inspiré par les poèmes de Michel Ange ou par *Les Ailes du désir* (Wenders/Handke), avec un Bach omniprésent, il aime s'isoler car «seule la solitude permet d'être attentif». Même s'il avait rêvé vivre en Cilicie au temps des peintres miniaturistes, notre époque le fascine, balançant entre virtuel et réalité. Aram Pachyan est l'un des jeunes écrivains les plus lus ces dernières années en Arménie. Il a été remarqué tout d'abord pour ses nouvelles publiées dans les revues littéraires d'avant-garde à partir de 2007. Son premier recueil a paru en 2011 (*Robinson et treize robinsonnades*). *Au revoir, Piaf* est son premier roman.

*Ich ruf zu dir, Herr Jesu Christ*  
Johann Sebastian Bach

*Et j'imagine alors que nous allons  
nous embarquer tous deux tout seuls  
peut-être trois et que jamais  
personne au monde ne saurait  
rien de notre cher voyage vers  
rien mais vers ailleurs et pour toujours  
Sur cette mer plus bleue encore plus bleue  
que tout le bleu du monde  
Sur cette mer où jamais l'on ne crierait « Terre »*  
Guillaume Apollinaire

## UN

J'ai 28 ans. C'est écrit en haut de toutes les pages de son calepin qu'il ouvre toutes les heures pour le feuilleter et répéter qu'il a 28 ans ; il le répète avec une angoisse qui fait rougir la peau, en regardant d'abord les chiffres : pourvu que le deux ne soit pas devenu trois. Ensuite, il penche sa tête en forme de melon comme la tête impuissante d'un homme mort sur l'une des pages du calepin et il écrit : le deux ne deviendra jamais trois, parce qu'après la démobilisation, le seul gouverneur de l'espace et du temps, c'est toi, comme papi qui, à l'aube, a finalement réglé tous ses comptes avec l'histoire. Regarde comment Dürer, à vingt-huit ans, reproduit le geste du sauveur dans son autoportrait. Maîtrise improbable, mystérieuse des coups de pinceau. Comme si le pinceau avait agi depuis une distance cosmique, dans une synthèse contrôlable de l'esprit et de la sensibilité. L'autoportrait de Dürer âgé de vingt-huit ans est une perfection jetant le gant à Dieu, une perfection égalant ses rêves. Le temps de Dürer restera à jamais l'infini, alors que toi, toi qui a déjà 28 ans, tu n'as d'autre temps qui t'appartienne à part le Piaf. Soldat distrait. On n'a pas honte de l'honnêteté de son propre regard et on ne tue pas l'ennemi par crainte d'un sentiment de honte. Il ne reste plus d'honnêteté sensible en toi pour voir le temps. Fais-toi la

promesse maintenant, au moins, fais-toi la promesse de ne pas tuer ton rêve par crainte d'un sentiment de honte. Je promets : j'aurais toujours 28 ans et je ne tuerai jamais mon rêve par peur d'avoir honte. Chaque matin, jusqu'à mon aube, je mangerai une banane, comme mon grand-père, je prendrai une tasse de café, je donnerai à manger à Piaf, je le laverai, je caresserai son poil et au moins une fois par mois je fumerai le buisson du pays natal d'Alejo et peut-être qu'un jour, si j'ai de la chance, je contracterai, comme Schiele, une curieuse maladie virale née déjà au XXI<sup>e</sup> siècle. Il ne sait pas quand est-ce que le grand-père a mangé une banane pour la première fois, peut-être en Russie, quand il posait les toitures des maisons ou peut-être dans le train qui emmenait les orphelins vers l'Europe. Mais il se souvient du jour où le grand-père a allumé son premier cigare. Ce cigare, aux nervures fines, couleur marron, qui troublait l'imagination, semblait plus long que la taille du grand-père. Il a réussi à grand-peine à le glisser entre ses lèvres, puis a craqué l'allumette et l'a approché du bout du cigare, en le sommant de ne pas avaler la fumée. Ils ont savouré tour à tour le cigare une heure durant. Ils fumaient et souriaient. Ils souriaient et fumaient. En cours de route, le grand-père lui révélait les secrets pour fumer un cigare. Il disait : la poitrine doit absolument être gonflée, la lèvre inférieure pendante avec dédain. Sache, tant que cette fumée bleue monte, que tu es l'homme qui se tient le plus proche de Dieu. Il le disait avec une mine sérieuse et voyant sa poitrine qui se gonflait et la lèvre qui se tordait, il partait d'un éclat de rire et riait pendant très, très longtemps. Le dernier ami du grand-père qui s'est épluché feuille par feuille. Les doigts comprennent l'accablement, mais essaient de ralentir, pour que

le grand-père vive encore un peu, cinq minutes de plus, avant qu'il n'arrive au dernier morceau ; la douceur du cœur charnu brûlera la gorge, les gouttes du café s'évaporeront dans un grésillement. Ensuite il marchera, il sortira de chez lui pour ne plus marcher et ne pas revenir. Bravo, banane, tu n'as pas quitté mon grand-père. Le bureau est silencieux. Il faut partir. Mon corps est comme collé à la chaise rugueuse. Alors pars sans corps. On frappe au carreau. Il se retourne. C'est Petite Banane. Elle se tient devant la fenêtre, la peau appuyée contre la vitre froide. Elle supplie. Viens, s'il te plaît, tu es en retard. Je t'attends. J'arrive. Sur le bureau couleur de grenade se trouvent ma lettre de démission, mon calepin, mon stylo, les morceaux déchirés de la photo de ma petite-amie. Il ramasse lentement ses affaires. Il fourre le calepin et le stylo dans le sac à dos suspendu à la chaise, ensuite se penche sous le bureau et, un peu gêné, mes les morceaux de la photo dans sa bouche, un à un, tâchant de ne pas trop serrer les molaires en mâchant. À midi, avant de faire mes adieux à mon bureau, je mange la moitié de ta moitié, ensuite l'autre moitié, je mâche soigneusement nos souvenirs, pour qu'ils soient bien digérés. Que ton corps vive en moi. Qu'il marche avec moi. Qu'il ait la chair de poule. Palpite de plaisir. J'ai décidé. Je pars. Il n'y a plus de temps. Il se penche. Se met à quatre pattes sous la chaise. Fourre sous le tapis les autres stylos et crayons qu'il avait pris sur le bureau, il embrasse et lèche le velours du tapis. Pardon, frangin, je ne voulais pas te frapper, j'ai giflé ton beau visage pour des assiettes sales. Tu es parti et tu as tiré droit dans ta bouche. Est-ce qu'on sent le goût de la balle dans la bouche ? Il se lève. Met le sac sur l'épaule. Il jette un regard triste sur le manteau et l'écharpe qui se balancent sur le portemanteau. En mettant le

manteau, il s'entoure le cou avec l'écharpe que tu avais offerte. Dans quelle boutique de Paris l'as-tu achetée ? Le nom de la boutique devrait être « Paix bleue » ou « Cœur de crocodile ». La nuit, couché dans son lit, il imagine les vitrines du magasin, la vendeuse, dont le visage est comme égratigné avec le bout d'un gros clou. Avec tes doigts fins, tu as choisi une écharpe pour moi dans l'un des magasins de Paris. Une écharpe. Dans l'obscurité le mot semble partir de ta bouche. Il est entré dans ma bouche, il a ouvert sa bouche et dessine avec la bouche l'écharpe tissée dans un pays étranger, l'écharpe qui sent encore l'odeur de ta peau. Tes paumes deviennent moites tellement tu es troublé. Boum-baboum, boum-boum. C'est ton cœur. Il faut du courage pour écouter les battements du cœur dans l'obscurité. Tu veux boire. Il met sa main sous le lit. Ses doigts touchent les moustaches de Piaf. Il caresse longtemps, tendrement le museau du chat, puis trouve la bouteille, la prend, la met dans sa bouche et, crispant les muscles du visage, il sirote lentement. Tes doigts reposent sur mon omoplate, parce que je dors sur le ventre, comme un début de notre dialogue, et très souvent, comme toi, je fais semblant de dormir, pour que tu entoures mon dos, que tes lèvres effleurent mon épaule et qu'elles palpitent de ta respiration rêveuse. Lignes de lèvres bicolores, paumées d'émotion. Ta langue glisse sur les bords de tes lèvres, mouillant la volonté de l'incendie. Tenir la pointe de ta langue avec mes dents et l'attirer dans ma bouche. Voler ta langue, la prendre entre mes lèvres, sentir sa présence piquante. Une bretelle de ton soutien-gorge noir a glissé sur ton épaule, elle est tombée sur ton bras frêle couvert d'un duvet doré. Tu frottes ton nez contre la bretelle du soutien-gorge, tu grignotes légèrement son bras, tout tremblant.

Surtout ne te réveille pas, ne sors pas de ce doux sommeil, je ne veux pas tout gâcher avec mes frôlements importuns, mais je sais que tu ne dors pas : ta joue caresse en douceur l'oreiller dans un rythme lent. Tu attends mes attaques nocturnes inopinées, tu attends avec des allusions rusées. Soudain, tu enveloppes mon dos avec ta jambe et, remontant ta courte chemise de nuit vers tes hanches, tu roules comme un chat, tu embrasses mon corps. Le courant chaud qui déborde d'entre tes jambes me brûle les cuisses. Je rêve que dans un instant tu ôteras tout simplement ta chemise de nuit, que tu enlèveras cette dernière membrane soyeuse qui nous sépare : j'attends que vers l'aube tu m'embrasses soudain le cou dans ton sommeil éveillé, et que ta langue sortie à travers tes lèvres pique ma peau tel un petit nez de poisson, et que tout recommence sous les premiers rayons du soleil traversant la fenêtre. Mais tu continues à caresser le coin de l'oreiller. Son mamelon, dont tu attrapes le bout avec tes incisives et que tu masses sans fin, le chatouillant avec ta langue. La chaleur de ton palais remplit sa poitrine. Elle gémit, glisse ses doigts dans tes cheveux et, poussant ta tête vers le bas avec son autre main, elle enfonce sa poitrine plus profondément dans ta bouche. La pièce s'imprègne de l'odeur douceâtre de vos corps nus et solitaires. Ce n'est qu'à l'intérieur d'elle que tu oubliais ta présence, c'est en elle que tu faisais disparaître ton corps, c'est à travers sa délicatesse et sa moiteur que tu devenais toi-même. Les pupilles avalées par le blanc des yeux qui étincellent sur des horizons lointains. Pénétration profonde, très profonde. La pulsation d'une douleur agréable, avec de délicates pressions. Pénétration profonde, si profonde qu'il y avait un nouveau commencement après cela, un nouvel espace, un nouveau sens, si profonde que

pour un instant le bonheur était presque accessible, palpable, si profonde que la mort et la séparation étaient vaincues, abattues. L'intérieur était aussi silencieux qu'une maison désertée depuis longtemps. Tu te livrais à la folie du retour, et cette évasion était sa seule lumière qui s'abandonnait à toi comme une dernière chance, une frénésie soumise délibérément, une confession non dite depuis longtemps. Vous quittez le lit. Elle s'assied sur le tapis. Tu te tiens debout au-dessus de sa tête et regardes la ligne sombre qui sépare ses seins. Elle commence à bouger ses seins avec ses paumes, dans un mouvement de va et viens, faisant de longues pauses. Elle les presse, les rapproche. Tu t'es penché, presque sans respiration, tu caresses ses cheveux sombres tombant sur son dos avec ta bouche et tes joues, avec soin, essayant de ne pas toucher sa peau, puis tu serres son dos dans tes bras, tu embrasses ses épaules fragiles et tu te couches le dos en l'air. Elle vient à toi, très lentement : ton attente est si impatiente que ta peau, ranimée, s'agite, et elle sait que tu ne peux jamais tenir et elle l'utilise à son avantage, en transformant les secondes en siècles, ses mamelons qui font saillie devant ses seins qui descendent vers le bas de ta nuque en dessinant des lignes singulières avec leurs sommets jusqu'à la fin de ton sillon médian, et remontant à nouveau. Tu sens ses seins entrant dans ton corps, qui aiment chacune des couches de ton corps, une à une. Les seins te traversent, déchirent ta poitrine et éclatent. Maintenant, tu peux sentir sur ton corps sa plénitude : ses hanches, son aine, ses cuisses, ses genoux, ses lèvres, ses chevilles, les veines fines, très minces sur ses chevilles.

À Paris, tu as probablement marché dans les rues de Flaubert et tu as senti sur ton cou les jeux de ma langue impatiente et humide s'orientant vers ta bouche. Maintenant, j'ai enveloppé ma gorge avec cette écharpe que tu m'as offerte et, avec mon sac sur mon épaule, je me suis figé entre les bureaux : dis-moi, que dois-je faire ? Je ne sais pas, mais tu as un collègue auquel tu ne dis pas au revoir. Tu le détestes. Sa coupe de cheveux. Sa façon de s'asseoir. Son accent. Le sifflement artificiel sortant de son nez toutes les cinq minutes. Sa présence quotidienne. Aujourd'hui, à un moment donné, tu te demandais à quoi ressemble le grain de beauté sur ta joue depuis l'endroit où il est assis, est-il grand ou petit ? Est-ce qu'il jette un bref coup d'œil sur ton visage ? Que pense-t-il des fossettes de tes joues ? Se rend-il compte que ce sont des traces de la varicelle ? La varicelle. Petits points verts. Le soleil est un petit point vert. Chacun a son propre caractère. Aucun point vert ne ressent la douleur de la même manière. La nuit, ils démangent terriblement. Je veux m'écorcher la peau avec mes ongles. Ma mère me prend dans ses bras. D'où prends-tu cette force ? Tu es devenue un squelette. Cela fait une éternité que tu attends ton mari. Ne te fais pas d'illusions, la guerre va durer encore longtemps, et toi, espèce de lâche, tu n'as même pas eu le courage de tromper ton mari. Tu as oublié de te laver les mains, tes doigts sont couverts de suie provenant des tuyaux du poêle. Femme en jeans qui tapote rapidement les tuyaux. Tu joues à la mère ? Sous la lumière de la lampe, tu ressembles à une vieille bique en cire. Ta peau pend de tes joues comme la peau fanée d'une pêche. Tu m'as pris dans tes bras. Ma tempe est appuyée contre ta poitrine desséchée où à une époque se trouvaient deux seins rectangulaires pour lesquels tu ne trouves même plus de



soutien-gorge. Tu pousses la porte du balcon avec le pied. Tu me fais sortir à l'air frais. Tu me maintiens debout tant bien que mal, m'appuies contre la balustrade du balcon. Tu me dis, regarde comme les lumières de la rue sont belles. Tu te tiens derrière moi et souffles de toutes tes forces afin que mon dos brûlant se rafraichisse un peu — pfuuuuuuuut, pfuuuuuuuut, la sensation de brûlure s'intensifie. Je n'en peux plus. J'essaie de monter sur la balustrade. Me jeter en bas. Tu m'attrapes par les hanches, terrifiée, tu me tires vers toi. Tu me serres fort. Laisse-moi ! Que les lumières irradiantes des réverbères sont belles ! Je veux attraper les mouvements de l'air avec ma bouche. Des soleils verts intenses, marqués sur mon visage un à un, soigneusement. Tu ne t'éloignes pas. Tu t'es endormie à côté de moi. Espèce de lâche. Qui t'a dit de tomber enceinte et de réchauffer ton ventre saillant sous le soleil ? Tu ne dors pas maintenant. Je sais. Tu prétends avoir fermé les yeux. Hypocrite. Comme tu avais peur, tu as accouché de moi les yeux fermés : fleur d'eau. Au lieu de prévenir la claque sur mes fesses, administrée par le docteur, tu criais les douleurs de l'enfantement. Si au moins le médecin avait giflé honnêtement, sans gants. Et mon premier mot était le cri épouvantable issu de la douleur de la gifle donnée sans mon consentement. Deux petits points sur mes paupières ; les pointes de mes cils sont imprégnées d'algues vertes : monde vert.

Piaf est monté sur le lit, s'est couché à mes pieds, miaulant sans relâche. Il enlève sa cigarette brûlante et essaie de la mettre dans la gueule du chat. Il détourne la tête. Il n'en veut pas. Puis il remet sa main sous le lit. Il devrait y avoir une autre bouteille. Soudain, ses doigts touchent une tête chauve familière et

répugnante. C'est impossible. Mon Dieu. C'est encore le commandant. Il secoue son corps et essaie d'appeler au secours et, à travers la porte entrouverte de sa chambre, il voit les contorsions de son visage terrifié, sa bouche muette s'ouvrant et se fermant en apesanteur, les mouvements élastiques de sa bouche dans le vide. Les gouttes de cognac coulent lentement sur les bords de ses lèvres. Il essaie d'éveiller sa conscience, de comprendre si quelqu'un dans la maison peut entendre ce cri épouvantable sortant de sa gorge, si lui-même, il entend son propre cri. Le commandant respire régulièrement. L'air sortant de ses narines est un brasier. Je suis démobilisé depuis longtemps, fous-moi la paix, commandant ! Que veux-tu, fils de pute ? Tu viens toutes les nuits, tu te caches sous mon lit et tu m'éclates la cervelle avec la chaîne de ta main. Mais ta chaîne ne me fait plus mal. Tu peux frapper un cadavre autant que tu voudras. Je n'ai ni chair ni sang. Tu es si stupide, tu n'as toujours pas compris, espèce d'avorton ? Tu ne comprends pas que tes coups n'ont plus aucun sens maintenant ? Tu n'es plus rien en dehors de la base militaire, tu n'es qu'un épouvantail planté au beau milieu d'un champ. Tu te souviens, dans ta chambre, à quel point tu m'as battu ? La peau de mon visage, le nez, la bouche, le menton ont éclaté, puis tu m'as fait balayer chaque partie de mon visage, une par une, et riant comme une baleine, tu m'as dit, mets tes ordures près de la fenêtre ouverte, le vent les emportera. Tu m'as légué un passe-temps éternel après ma démobilisation, commandant ! Maintenant, je me tiens près de la fenêtre toute la journée, je regarde dehors des heures durant et j'invente des traits du visage oubliés dans le vent qui se lève, puis je les perds dans des nuages de poussière pour les réinventer à nouveau. Mais te souviens-tu